

Le ‘français belge’ et le *Dictionnaire des belgicisms*¹

« Le ‘français belge’ n’existe pas... ». Telle est la formule-choc qu’avait utilisée Michel Francard pour illustrer la complexité de la situation linguistique en Belgique francophone lors d’un colloque sur le français et ses variétés nationales qui s’était tenu à Québec en 1998². Le français est parlé en Belgique sur le territoire de la Wallonie, où il a des racines très anciennes, et à Bruxelles, îlot francophone en terre flamande où le français est une langue d’importation récente « pratiquée par des populations tantôt de souche flamande, tantôt d’origine wallonne » (*ib.*, p. 15). La situation se complique du fait qu’il n’existe pas de démarcation entre la France et la Belgique sur le plan géolinguistique. La romanisation de la Gaule, qui a largement débordé les limites de celle-ci au nord et à l’ouest, est à l’origine d’une frontière linguistique, mais plus au nord, entre le flamand et le français, dont le tracé actuel a été influencé par divers autres facteurs, en premier lieu l’invasion germanique au V^e siècle. La Belgique wallonne est, en définitive, le prolongement du domaine d’oïl.

Comment alors définir le français belge, puisque la région de Bruxelles et la Wallonie parlent des français sensiblement différents et que le domaine wallon constitue le prolongement naturel d’usages de la Picardie, de la Lorraine et de la Champagne ? André Goosse, qui s’est penché à diverses reprises sur la notion de « belgicisme »³, écrivait en 1994 : « Les divergences sont plus nombreuses si je compare le parler de Liège et le parler de Paris, que si je compare Tournai et Lille, Mons et Valenciennes, Namur et Givet, Bouillon et Sedan, etc. Autrement dit encore, bien des faits énumérés dans les listes

¹ Le *Dictionnaire des belgicisms* (Michel Francard, Geneviève Géron, Régine Wilmet et Aude Wirth, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2010, 400 p.) a déjà fait l’objet ici (74, 520-22) d’un compte rendu très éclairant ; la présente mise en relief accentue les interrogations liées à la nomenclature et au statut du français belge au sein de la Francophonie.

² Michel Francard, « La légitimité linguistique passe-t-elle par la reconnaissance du statut de variété ‘nationale’ ? Le cas de la Communauté française Wallonie-Bruxelles », dans *Revue québécoise de linguistique*, vol. 26, n° 2, 1998, p. 13-23.

³ Notamment dans son article « Qu’est-ce qu’un belgicisme ? », dans *Bulletin de l’Académie royale de langue et de littérature françaises*, t. 55, n°s 3-4, Bruxelles, 1977, p. 345-367.

de belgicisms ne s'arrêtent pas à la frontière et concernent une partie plus ou moins grande de la France voisine »⁴. Cette constatation se vérifie pour toute une série de mots qu'enregistre le *Dictionnaire des belgicisms* (*aubette*, *berloquer*, *carbon(n)ades*, *nonante*, etc.). Il faut ajouter que le français s'est superposé en Wallonie à des dialectes régionaux qui l'ont influencé, de sorte que le lexique français « prend des allures différentes de région en région » (*Introduction*, p. 11). Pour assurer la cohérence de leurs relevés, les lexicographes belges doivent donc résoudre des problèmes qui ne se présentent pour ainsi dire pas dans le cas des français d'Amérique et qui se posent, nous paraît-il, avec moins d'acuité en Suisse romande.

Le *Dictionnaire des belgicisms*, réalisé par Michel Francard et ses collaboratrices du groupe VALIBEL, s'inscrit dans la lignée des répertoires lexicographiques belges d'orientation descriptive qui ont vu le jour depuis la fin des années 1980. Comme on le verra plus loin, il constitue en même temps une rupture avec ces ouvrages sur le plan de la méthode. En 1987, François Massion publiait son *Dictionnaire de belgicisms*, fruit d'une recherche universitaire sérieuse, qui demeure encore aujourd'hui une référence pour ses citations tirées de sources orales et écrites, ses observations sur l'usage et ses développements étymologiques. En 1994, les membres belges du Conseil international de la langue française (Willy Bal, Albert Doppagne, André Goosse, Joseph Hanse, Michèle Lenoble-Pinson, Jacques Pohl et Léon Warnant) signaient une liste de belgicisms « jugés remarquables, soit en eux-mêmes soit par leur signification, leur construction, les locutions où ils entrent, etc. » (*Belgicisms. Inventaire des particularités lexicales du français en Belgique*). En dépit de la brièveté des articles, ce recueil fournissait des exemples, forgés par les auteurs, visant à préciser les définitions, et des renseignements utiles sur la répartition géographique des emplois. Sous un titre plus ambitieux (*Dictionnaire du français de Belgique*, 1999), Christian Delcourt donnait accès à sa riche collection de citations littéraires constituée dans le cadre du projet BELTEXT-Université de Liège et couvrant une période allant de 1830 à 1998. Une année auparavant, Georges Lebouc avait fait paraître chez Bonneton *Le belge dans tous ses états*, d'allure plus commerciale. Ce lexique prenait la forme d'une liste de mots rapidement définis, mais le petit livre comprenait une introduction substantielle sur le vocabulaire spécifique des francophones de Belgique et se terminait sur un résumé des traits phonétiques, morphologiques et lexicaux.

⁴ André Goosse, « Réflexions sur le français de Belgique », dans *Terminologie et traduction*, n° 1, Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 1994, p. 199-207.

Considérant sans doute hors d'atteinte l'objectif de cerner « le commun dénominateur linguistique de tous les Belges francophones », les auteurs du *Dictionnaire des belgicismes* se sont employés à réunir « une somme d'usages suffisamment répandus pour composer la variété linguistique que pratiquent au quotidien quelque quatre millions de francophones, Wallons et Bruxellois » (p. 11). Il existe évidemment des mots qui s'imposent à tous les locuteurs, d'abord et avant tout les termes de l'administration, de la politique, des institutions et de l'enseignement. Ce vocabulaire constitue une composante importante de la nomenclature de ce nouveau dictionnaire et est sans doute traité pour la première fois d'une façon aussi systématique et approfondie (*bourgmestre, commune à facilités, enseignement officiel, Région*). Mais il y a aussi un bon nombre de mots de la langue usuelle que les auteurs ont relevés avec une fréquence élevée aussi bien à Bruxelles que sur tout le territoire de la Wallonie (par ex. *bröl* « désordre ; fouillis », *carabistouille* « propos fantaisiste qui vise à amuser », *chaussée* « artère importante qui mène d'une localité à une autre », *drache* « pluie battante », *farde* « chemise (pour documents) », *pistolet* « petit pain à l'eau », *taiseux* « qui ne parle guère », *vidange* « récipient consigné »).

Le facteur de la fréquence, qui vient d'être évoqué, est un paramètre important dans ce nouveau dictionnaire. La nomenclature du *Dictionnaire des belgicismes* « est fondée [en effet] sur une enquête préalable, menée à partir de 2000 auprès d'une centaine d'informateurs de Wallonie et de Bruxelles, auxquels ont été soumis notamment les 'belgicismes' repérés par nos devanciers depuis Poyart [1806] » (p. 8). N'ont été retenus pour le dictionnaire « que les mots et les sens qui étaient compris par au moins 50 % de nos informateurs et utilisés effectivement par au moins 30% d'entre eux » (*ib.*). La nécessité d'une enquête pour débrouiller la situation linguistique belge avait été soulignée dès 1977 par André Goosse en conclusion de son article mentionné plus haut (« Il faudrait surtout des enquêtes systématiques ») et rappelée en 1994 dans l'introduction du lexique des membres belges du CILF, que nous avons déjà cité (« Nous ne nous dissimulons pas que des enquêtes systématiques corrigeraient et surtout enrichiraient les données que nous fournissons. »). Un pas important a donc été fait dans cette direction par une équipe compétente qui a ainsi pu étoffer chacun des articles de son répertoire par des notes sur la vitalité des emplois.

Ce qui frappe le lecteur qui prend le temps de scruter les articles, c'est que, malgré l'exclusion des emplois qui ne franchissent pas le seuil d'acceptabilité établi (compris par au moins 50% des informateurs et utilisés par 30%), le dictionnaire signale un grand nombre de mots et de sens qui sont de « vitalité peu élevée et significativement décroissante » (*bavette* « personne

bavarde », *berdeller* « bougonner », *caracoler* « faire des zigzags (route ; personne) », *emmanchure* « situation compliquée », *tamponne* « ivresse », etc.). On trouve là une manifestation de la fluctuation des usages à travers un pays riche de cultures locales et d'une histoire linguistique complexe. On pourra s'étonner aussi que, dans ce dictionnaire d'environ 2000 emplois, on trouve un grand nombre d'articles portant sur des différences ténues avec le français de référence : variation de genre (*balle*, *moustiquaire*), de nombre (*canicules*), absence d'un déterminant (*sur base de*, *sur pied d'égalité*), absence d'une préposition (*avoir mal la tête*), prononciation d'un mot (*brayette* plutôt que *braguette*, *persil* avec *l* final), fréquence (*camionneur*, *diesel*), orthographe (*doctorand* plutôt que *doctorant*), etc. Ces relevés révèlent en tout cas que le travail de comparaison avec la variété de référence a été conduit avec une grande minutie. Ils seront fort utiles aux chercheurs travaillant sur d'autres variétés géographiques du français.

À côté de ces traits mineurs, dont l'accumulation dans un même discours peut éveiller l'attention du non-Belge, on rencontre des emprunts au néerlandais qui ne laissent aucun doute sur l'origine du locuteur (par ex. *bloempanch* « boudin noir de large diamètre », *avoir un boentje pour qqn* « être épris de qqn », *plèquer* « coller (par ex. des timbres) », *en stoemeling* « sans se faire remarquer »). Ajoutons que le nombre des anglicismes typiques de la Belgique ne nous a pas paru élevé (*dealer* « concessionnaire d'une marque d'automobiles », *folder* « support publicitaire imprimé », *roofing* « feutre ou carton bitumé, utilisé comme revêtement extérieur », etc.). Le français belge a aussi tendance, comme le français de France, à créer des anglicismes (*autogoal*, *frigobox*, *taximan*).

On a clairement privilégié l'approche sociolinguistique dans ce premier répertoire lexicographique de l'équipe VALIBEL. Outre la diffusion et la vitalité des emplois, établies province par province, l'enquête a tenu compte des paramètres que constituent le sexe des témoins, leur âge et leur niveau de scolarité. Une partie des indications recueillies se retrouve dans le paragraphe des articles où est examinée la vitalité des emplois, mais les données relatives au sexe et à la scolarité ne transparaissent pas à travers les commentaires. Il ne faut peut-être pas s'en étonner dans le cas de la variable sexe, puisque Francard avait déjà fait observer que, dans l'étude des attitudes linguistiques, elle paraissait « peu opératoire » pour l'explication des fluctuations sociales et régionales⁵.

⁵ Michel Francard, avec la coll. de Joëlle Lambert et Françoise Masuy, *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*, Français & Société 6, 1993, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, Bruxelles, p. 17.

La nomenclature du dictionnaire ne se limite pas aux belgicisms linguistiques. Ont également été incorporés des termes renvoyant à des réalités propres à la Belgique et aux pratiques caractéristiques du pays (administration, spécialités culinaires, sans oublier les activités brassicoles), des gentils, des acronymes et des sigles, et même des articles thématiques dont l'entrée figure en italique, portant sur le genre et le nombre des mots, la prononciation, l'absence ou la présence des déterminants, etc. À l'exception de ces quelques articles sujets, le traitement des mots suit un plan qui varie peu : entrée suivie de la prononciation et des indications grammaticales ; le ou les sens complété(s) par des exemples forgés ; paragraphe sur la vitalité des emplois où est signalée également, le cas échéant, la correspondance de l'emploi étudié avec les usages d'autres pays francophones ; paragraphe sur le ou les équivalents en français de référence ; éventuellement, paragraphe sur l'étymologie. Figurent au besoin des remarques de nature encyclopédique. Des cartes géolinguistiques concrétisent de temps à autre les commentaires sur la variation du lexique sur le territoire de la Belgique.

La formule lexicographique mise au point par les auteurs leur permet d'atteindre un large public. C'était le but poursuivi. On lit en effet dans la *Préface* (p. 13) : « Qu'ils soient ou non familiers de la situation belge, les lecteurs trouveront donc dans ces pages ce qu'il est utile de connaître lorsqu'il s'agit de vivre en français en Wallonie et à Bruxelles ». Ce choix correspondait, à notre avis, à un besoin réel. Après avoir parcouru ce dictionnaire petit format, qui compte tout de même 400 pages, on comprend vraiment mieux la Belgique francophone. À la diversité culturelle qu'on observe dans cette partie du pays s'ajoute celle de la communauté flamande, partagée entre divers dialectes du néerlandais. Il en résulte une situation sociale et politique complexe dont la pleine compréhension nécessiterait qu'on dispose, pour la communauté flamande, d'un éclairage comparable à celui que projette le *Dictionnaire des belgicisms*.

S'adresser au grand public obligeait à des sacrifices. Le *Dictionnaire des belgicisms* n'est pas un dictionnaire philologique, contrairement aux ouvrages lexicographiques qui ont été publiés depuis la fin des années 1990 pour la Suisse, le Québec et la France⁶ dans le cadre du réseau Étude du français en francophonie de l'Agence universitaire de la francophonie auquel participait l'équipe de Michel Francard. Les explications ne sont pas appuyées par des

⁶ *Dictionnaire suisse romand*, conçu et rédigé par André Thibault (sous la direction de Pierre Knecht), Genève, Zoé, 1997 ; *Dictionnaire historique du français québécois*, sous la direction de Claude Poirier, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, auquel est associé le *Dictionnaire du français acadien* d'Yves Cormier, Montréal, Fides, 1999 ; *Dictionnaire des régionalismes de France*, dirigé par Pierre Rézeau, Bruxelles/Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot, 2001.

références et les exemples sont du cru des auteurs qui ne distinguent pas non plus entre l'usage oral et l'usage écrit. Néanmoins, cet ouvrage apporte beaucoup de données nouvelles qui pourront être exploitées par les spécialistes. Du reste, la Belgique ne manque pas d'excellentes études de vocabulaire, à commencer par les travaux de Jacques Pohl (déjà en 1950) jusqu'à l'édition récente des *Façons belges de parler* d'André Goosse (Académie royale de langue et de littérature françaises, 2011) qui réunit des chroniques parues dans *La libre Belgique* de 1966 à 1990. Il faut en outre noter que les auteurs du *Dictionnaire des belgicisms* ont en chantier des publications spécialisées qui livreront « des citations extraites de sources diverses, écrites et orales, des développements documentés sur l'histoire de chaque mot, etc. » (p. 13).

Les correspondances d'usage avec d'autres pays de la francophonie sont notées avec précision, à partir de la comparaison avec les données de toute une série d'ouvrages qui figurent dans la bibliographie. Nous avons naturellement porté une attention particulière à ce qui est dit du français québécois. Nous avons ainsi relevé plusieurs dizaines d'emplois que les auteurs ont signalés à juste titre comme étant également usités au Québec (*banc de neige*, *jouer à la cachette*, *faire la file*, *avoir froid des pieds*, *être dans la manche de qqn*, *tomber dans l'œil de qqn*, *sacoche*, *unifamilial*, etc.). Des rapprochements auraient pu être faits dans une vingtaine d'autres cas qui ne figuraient sans doute pas dans les sources examinées, dont : emploi postposé de l'adverbe *assez* pour exprimer un degré suffisant de quantité ou de qualité (*Impossible de le suivre, je ne cours pas vite assez*) ; *bac à ordures* ; *ici dedans* « dans cet endroit-ci » ; *grande langue* « personne qui parle beaucoup, souvent pour rapporter » ; *pain intégral* « pain fabriqué à partir de farine complète », *à la place de* + infinitif « au lieu de » (*Elle s'amuse à la place de travailler*) ; *être / tomber en rac* (d'une voiture) « être / tomber en panne » [au Québec, on écrit plutôt *raque* et la locution est souvent rapprochée de l'anglais *wreck* « naufrage » ; la correspondance avec l'usage belge, qui est un emprunt au picard ou au wallon selon les auteurs du *Dictionnaire des belgicisms*, invite à reconsidérer cette étymologie] ; *robe de nuit* « vêtement de nuit porté par les femmes » ; *lunettes solaires* « lunettes qui protègent du soleil » ; *il veut neiger / pleuvoir*, équivalent de *il va neiger / pleuvoir* (mais moins affirmatif), etc.

Quelques cas à revoir.

- *Clos d'équarrissage* n'est pas en usage au Québec (on dit *usine d'équarrissage*). *Évier* ne s'y emploie pas en parlant d'un lavabo. *Sorteur*, en parlant de qqn qui aime sortir, faire la fête, n'existe pas chez nous : on dit *sorteux*, le plus souvent dans l'énoncé *on n'est pas sorteux*.

- Il est étonnant que l'anglicisme *shoot* « tir puissant au football » se prononce avec un *o* ouvert ; ne s'agirait-il pas plutôt de *shot* qui est le mot que disent les anglophones ?

Le *Dictionnaire des belgicisms* est un bel exemple de ce que les universitaires peuvent apporter au grand public. À partir d'une approche rigoureuse dans l'établissement de la nomenclature et dans le traitement des données, on aboutit à une synthèse présentée dans un discours et un format qui en permettent une diffusion efficace. Cet ouvrage vient confirmer que la Belgique n'est pas seulement une terre de grammairiens, mais aussi de lexicographes.

Claude POIRIER